



# GAZETTE NATIONALE ou LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 124

MARDI, 3 Mai 1808.

## EXTÉRIEUR.

### RUSSIE.

Petersbourg, le 4 avril.

Traduction d'un ukase au Sénat dirigeant.

EN conséquence de la déclaration du 26 octobre 1807, communiquée au Sénat dirigeant, et qui expose les motifs de la rupture avec l'Angleterre et de la suppression de toute relation commerciale entre les deux nations, nous ordonnons :

1° De défendre l'importation en Russie, tant par mer que par terre, de toutes les marchandises de manufacture anglaise, à quelque nation qu'elles appartiennent, soit qu'elles proviennent de prises faites sur l'ennemi, ou de quelque pays étranger ;

2° Les navires russes qui se trouvent en Angleterre reviendront sans aucune cargaison de marchandises ;

3° Et en cas que des marchandises anglaises arrivassent dans quelqu'un de nos ports ou bien à tel point de nos frontières, nous ordonnons qu'elles soient renvoyées dans le terme prescrit par l'article 5 de l'ukase du 8 avril 1793 ; savoir : des ports, dans l'espace de deux semaines, et des bureaux des douanes frontières, en trois jours.

Donné à Saint-Petersbourg, le 20 mars (1<sup>er</sup> avril) 1808.

Signé ALEXANDRE.

Contre-signé :

Le ministre du commerce,

comte NICOLAS DE ROMANZOFF.

### DANEMARCK.

Copenhague, le 19 avril.

Il ne se confirme pas que nos troupes de Norvège aient fait une invasion en Suède, comme le bruit en avait couru. Il n'est pas vrai non plus que les troupes suédoises soient entrées en Norvège ; mais ce qui se confirme de tous côtés, c'est qu'il commence à régner en Suède une grande disette de vivres, occasionnée par la clôture des ports de la Baltique, et sur-tout des ports prussiens.

— Le général Toll, gouverneur de la Scanie, est à présent à Helsingborg.

— Deux de nos officiers, les lieutenans Meidel et Ruge, avaient été arrêtés en Suède, dans leur voyage en Norvège, mais ils ont été remis en liberté. Par réciprocité, notre gouvernement a rendu deux militaires suédois qui avaient été arrêtés à Copenhague, le capitaine de Mecklenbourg et le lieutenant Marquard.

— On travaille maintenant avec beaucoup d'activité aux nouveaux ouvrages de notre forteresse. (Journal de l'Empire.)

Elseneur, le 17 avril.

Plusieurs bateaux envoyés avant-hier en Suède avec des femmes et des juifs, en sont revenus hier avec des marins danois et allemands. Si on en croit leurs rapports, les forces anglaises attendues dans la Baltique seraient destinées à agir contre la Russie.

— Deux vaisseaux de ligne anglais sont stationnés en deçà de l'île d'Hvæn.

— Le roi de Suède vient de faire publier un ordre en vertu duquel tous les hommes de 20 à 40 ans sont appelés sous les armes.

— Tous les objets de première nécessité en Suède, ont augmenté, en général, de 75 pour cent. On craint que l'arrivée des troupes anglaises n'augmente encore le mal au lieu de le diminuer. Le 11 avril, aucun Anglais n'avait paru à Gothenbourg.

— On a reçu par des voyageurs arrivés de Suède, un supplément aux nouvelles de Londres du 2 avril.

Il résulte d'un calcul que lord Auckland a soumis au parlement, que l'exportation des produits et marchandises de manufactures anglaises, dans l'année qui a fini au 5 janvier 1808, s'est

élevée à 4 millions liv. st. ; l'année précédente, elle avait été de 40 millions.

Le 29 mars, est mort l'amiral Rainier ; il a commandé long-tems dans les parages de l'Inde.

La princesse Charlotte de Galles a la rougeole.

Le 29 mars, sir James Saumarez, qui doit commander la flotte anglaise de la Baltique, a pris congé du roi.

Le 29 mars, lord Folckstone proposa de nouveau à la chambre des communes de voter une adresse au roi, pour demander à S. M. que la flotte danoise fût maintenue en bon état et rendue au Danemarck dès que les circonstances le permettraient.

M. Wilberforce et d'autres membres appuyèrent la motion ; mais elle fut rejetée de nouveau à la majorité de 105 voix contre 44.

La flotte se rendra par divisions dans la Baltique. Sir Sam. Hood, qui monte le *Centaure*, commandera sous l'amiral Saumarez.

M. Pinckney est nommé ministre de l'Amérique près la cour de Londres.

Dans le nombre des troupes que le gouvernement fait passer en Suède, on compte toute la légion allemande, 6000 hommes de gardes à pied, et plusieurs régimens de cavalerie. Lord Cathcart est commandant en chef de cette armée, et a sous lui sir John Moore, sir David Baird, sir Arthur Wellesley, et les brigadiers-généraux Dyott et Cotton.

Trois mille cinq cents habitans de Manchester ont signé et fait remettre une adresse au parlement, par laquelle ils demandent la paix.

Le général Stuart est parti pour Malte et a obtenu le commandement de toutes les troupes anglaises dans la Méditerranée. (Publiciste.)

### PRUSSE.

Kœnigsberg, le 9 avril.

Depuis la paix de Tilsitt, notre armée avait éprouvé une forte réduction ; déjà on avait vendu en octobre les chevaux de l'artillerie, les chariots de provisions, les boulangeries ; chaque escadron avait été diminué de 25 chevaux, et les régimens mis sur le pied de paix. Des corps entiers avaient été licenciés, et d'autres incorporés. Des 15 escadrons de Towarzy, on n'en avait formé que 8 ; les 5 escadrons de Wagenfeld et les 5 de Rouquette n'en formaient plus que 4. Les brigades de Wietsbitzky et de Quitzow avaient été licenciées ; les escadrons de dépôt des régimens prisonniers ou dissous avaient été incorporés dans d'autres, et tous les régimens de cavalerie réduits à 4 escadrons, même celui des hussards noirs de Prittwitz, qui s'était distingué dans toutes les occasions, avait été réduit à 8 escadrons ; d'après cela, la cavalerie avait éprouvé une diminution de 35 escadrons. Douze bataillons de réserve avaient été licenciés ; et on en avait employé 7 pour compléter d'autres corps ; du régiment de Chlebowsky, Plotz et du 3<sup>e</sup> bataillon de Kropf, on n'avait formé qu'un bataillon de 4 compagnies ; tous les 3<sup>es</sup> bataillons, ainsi que ceux de fusiliers, avaient été incorporés dans d'autres régimens. La réduction de l'infanterie pouvait être évaluée à 36 bataillons. Tous les corps francs avaient été licenciés, et il ne restait que le cadre de celui de Schill pour une nouvelle formation. Les compagnies d'infanterie avaient été réduites à 50 hommes, et les escadrons à 60.

Cette réduction qu'on peut évaluer à 20.000 hommes et 10.000 chevaux, ne suffisait pas dans les circonstances où nous nous trouvons. Telle était notre position au commencement de cette année ; une diminution dans le militaire et même dans le civil était indispensablement nécessaire. S. M. prit en février la résolution de congédier de nouveau une partie du militaire. Les appointemens éprouveront la même diminution ; et à compter du 1<sup>er</sup> de ce mois, ils sont réduits à moitié, à l'exception de ceux au-dessous de 300 écus qu'on continue de payer comme par le passé. Ainsi l'armée prussienne qui, lors de la paix de Tilsitt, était de plus de 60.000 hommes, est maintenant à peine de moitié. (Gazette de France.)

### ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 25 avril.

Par décret des 13 et 16 de ce mois, MM. Martens, professeur du droit public à Göttingue, et le comte de Hardenberg, préfet du départe-

tement de la Fulde, ont été nommés conseillers-d'état ; le premier pour la section des finances, et le second pour celle de la guerre. Le 16, ils ont prêté serment, en cette qualité, entre les mains de S. M.

Un décret du 18 règle la tenue et les opérations des collèges électoraux du royaume.

(Courier de l'Europe.)

## INTÉRIEUR.

Bordeaux, le 27 avril.

S. M. l'Impératrice-Reine a quitté cette ville et a pris la route de Langon, hier matin, à 5 heures ; un peu avant qu'elle montât en voiture, les autorités ont eu l'honneur de lui renouveler, au nom du département et en particulier de la cité de Bordeaux, les témoignages de dévouement et de respect auxquels se mêlaient de vifs regrets occasionnés par l'éloignement de S. M. ; elle y a répondu avec une bonté affectueuse, et a laissé espérer qu'on la reverrait à Bordeaux. Les troupes formaient une baie à la sortie de S. M. du palais. La garde d'honneur à cheval l'a escortée jusqu'à Langon. M. le préfet a eu aussi l'honneur de l'y accompagner.

Bayonne, le 28 avril.

S. M. l'Impératrice est arrivée hier ici à sept heures du soir. Les autorités, la garde d'honneur, plusieurs régimens de cavalerie étaient allés au-devant d'elle. Toute la garnison était sous les armes et bordait la haie. Le canon de la citadelle tirait, et la ville était illuminée. S. M. l'Impératrice est descendue au château de Mariac, où réside S. M. l'EMPEREUR. Elle a reçu aujourd'hui la visite du prince des Asturies.

Turin, le 25 avril.

Aujourd'hui, à trois heures après-midi, le canon de la citadelle a annoncé l'arrivée en cette ville de LL. AA. II. le prince et la princesse Borghèse. Toutes les autorités étaient allées à leur rencontre. M. le général Menou était à la tête d'un escadron de cuirassiers, de deux escadrons de dragons et d'un escadron de gendarmes. Le reste de la garnison était rangé en bataille dans la ville. LL. AA. ont accueilli avec bonté les démonstrations de la joie la plus vive, que faisaient éclater de toutes parts les habitans de Turin. Elles se sont rendues au palais du gouvernement, où étaient rassemblées les personnes attachées à leur maison, ainsi que les personnes de la maison impériale. Le soir, il y a eu des illuminations brillantes et des réjouissances dans toute la ville.

Pignerol, le 21 avril.

Un troisième tremblement de terre vient de se faire sentir dans cette ville.

Les alarmes et la consternation ne font qu'augmenter. Les secousses ont commencé un peu avant minuit, et à 5 heures du matin elles ont fini par une forte détonation. La ville devient de plus en plus déserte : ceux qui y restent encore couchent au bivouac ou sous des tentes. Les environs ressemblent à un camp. Nous ne pouvons calculer le terme de nos inquiétudes ; quel sera le dénouement. On craint généralement l'éruption d'un volcan ; mais rien jusqu'ici n'indique aucun phénomène particulier.

Cologne, le 26 avril.

Les nouvelles qui nous arrivent du duché de Berg et de la Westphalie contiennent les détails les plus affligeans sur les ravages que les inondations ont occasionnés dans ces contrées. On estime les dommages causés par le débordement de la Roër à plusieurs millions. Tous les magasins de houilles qui bordaient cette rivière ont été entraînés par le torrent, ainsi que trois ponts, quelques écluses et des maisons entières ; les plus gros arbres ont été déracinés et plusieurs personnes ont péri. Cette terrible catastrophe aura des suites funestes, parmi lesquelles on peut compter la stagnation de la navigation de la Roër, qui ne pourra redevenir praticable que dans quelques mois.



Paris, le 2 mai.

Rapport à S. A. I. le grand-duc de Berg, lieutenant de l'EMPEREUR, commandant ses armées en Espagne.

Monseigneur,

Conformément aux ordres de V. A. I., je me suis rendu à Aranjuez avec la lettre de V. A. pour la reine d'Etrurie. Il était huit heures du matin; la reine était encore couchée; elle se leva de suite et me fit entrer. Je lui remis votre lettre. Elle m'invita à attendre un moment, en me disant qu'elle allait en prendre lecture avec le roi et la reine. Une demi-heure après, je vis entrer la reine d'Etrurie avec le roi et la reine d'Espagne.

S. M. me dit qu'elle remerciait V. A. I. de la part que vous preniez à ses malheurs d'autant plus grands, que c'est un fils qui s'en trouve l'auteur. Le roi me dit que cette révolution avait été machinée; que de l'argent avait été distribué, et que les principaux personnages étaient son fils et M. Caballero, ministre de la justice; qu'il avait été forcé d'abdiquer pour sauver la vie de la reine et la sienne; qu'il savait que sans cet acte, ils étaient assassinés pendant la nuit; que la conduite du prince des Asturies était d'autant plus affreuse que s'étant aperçu du désir qu'il avait de régner, et lui, approchant de la soixantaine, il était convenu qu'il lui céderait la couronne lors de son mariage avec une princesse française; ce que le roi désirait ardemment.

Le roi a ajouté que le prince des Asturies voulait qu'il se retirât avec la reine à Badajoz, frontière du Portugal; qu'il lui avait observé que le climat de ce pays ne lui convenait pas, qu'il le priait de permettre qu'il choisît un autre endroit; qu'il désirait obtenir de l'EMPEREUR la permission d'acquiescer un bien en France et d'y finir son existence. La reine m'a dit qu'elle avait supplié son fils de différer leur départ pour Badajoz, qu'elle n'avait rien obtenu, et qu'il devait avoir lieu lundi prochain.

Au moment de prendre congé de LL. MM., le roi me dit: «J'ai écrit à l'EMPEREUR dans les mains duquel je remets mon sort. Je voulais faire partir ma lettre par un courrier, mais je ne saurais avoir une occasion plus sûre que la vôtre. Le roi me quitta alors pour passer dans son cabinet. Bientôt après il en sortit tenant à la main la lettre ci-jointe qu'il me remit (n<sup>os</sup> I et II); et il me dit encore ces mots: Ma situation est des plus tristes. On vient d'enlever le prince de la Paix qu'on veut conduire à la mort. Il n'a d'autre crime que celui de m'avoir été toute sa vie attaché. Il ajouta qu'il n'y avait sorte de sollicitations qu'il n'eût faites pour sauver la vie à son malheureux ami, mais qu'il avait trouvé tout le monde sourd à ses prières, et enclin à l'esprit de vengeance; que la mort du prince de la Paix entraînerait la sienne, et qu'il n'y survivrait pas.

Signé, B. DE MOUTHION.

Aranjuez, le 23 mars 1808.

N<sup>o</sup> I.

Lettre du Roi Charles IV à l'EMPEREUR NAPOLÉON.

Monsieur mon frere, Votre Majesté apprendra sans doute avec peine les événements d'Aranjuez et leur résultat: elle ne verra pas sans quel intérêt un roi qui, forcé d'abdiquer la couronne, vient se jeter dans les bras d'un grand monarque son allié, se remettant en tout à sa disposition, qui seul peut faire son bonheur, celui de toute sa famille, et de ses fideles et aimés sujets. Je n'ai déclaré m'en démettre en faveur de mon fils que par la force des circonstances, et lorsque le bruit des armes et les clameurs d'une garde insurgée me faisaient assez connaître qu'il fallait choisir entre la vie et la mort, qui eût été suivie de celle de la reine. J'ai été forcé d'abdiquer; mais rassuré aujourd'hui et plein de confiance dans la magnanimité et le génie du grand-homme qui s'est toujours montré mon ami, j'ai pris la résolution de me remettre en tout ce qu'il voudra bien disposer de nous: de mon sort, de celui de la reine, et de celui du prince de la Paix. J'adresse à V. M. I. et R. une protestation contre les événements d'Aranjuez et contre mon abdication. Je m'en remets et me confie entièrement dans le cœur et l'amitié de V. M. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde,

Monsieur mon frere,

De V. M. I. et R. le très-affectionné frere et ami,

CHARLES.

Aranjuez, le 21 mars 1808.

21 Mars.

Protesto y declaro que todo lo que manifiesto en mi decreto del 19 de marzo, abdicando la corona en mi hijo, fue forzado por precaver mayores males y la efusion de mis queridos vasallos, y por tanto de ningun valor.

IO EL REY.

Je proteste et déclare que mon décret du 19 mars, par lequel j'abdique la couronne en faveur de mon fils, est un acte auquel j'ai été forcé, pour prévenir de plus grands malheurs et l'effusion du sang de mes sujets bien-aimés. Il doit en conséquence être regardé comme de nulle valeur.

Moi LE ROI.

S. Exc. le Ministre de l'Intérieur fera, dimanche prochain, 8 mai, à midi, la distribution des prix accordés annuellement aux élèves de l'école impériale vétérinaire d'Alfort, d'après l'examen du jury d'instruction.

Par jugement du 9 mars 1808, le tribunal de première instance de l'arrondissement de Gourdon, département du Lot, a condamné à un an d'emprisonnement, à 300 francs d'amende et aux dépens, le nommé Poujade, (François) propriétaire, domicilié à la Brousse, convaincu d'avoir gardé chez lui, en qualité de serviteur à gages, un conscrit condamné comme réfractaire.

La cour de justice criminelle spéciale de la Meuse-Inférieure, par arrêt du 29 décembre 1807, a condamné le nommé Charles Lieseborgs, sabotier, à Haclen, à la peine de huit années de fers, à l'exposition et à la flétrissure, pour fabrication de faux passeports délivrés à des conscrits.

Le nommé Eudeilin, (Jean-Thiébaud) ex-maire de la commune de Dirlinstorf, a été condamné le 26 février dernier, par la cour de justice criminelle département du Haut-Rhin, à deux années d'emprisonnement et 500 fr. d'amende, comme convaincu de négligence dans l'exercice de ses fonctions, en tolérant le séjour de plusieurs conscrits réfractaires sur le territoire de sa commune.

Le même tribunal a condamné par arrêt du 13 février, le nommé Frick, (Louis) cordonnier, à Psaffenheim, convaincu d'escroquerie en matière de conscription, à six mois d'emprisonnement, 300 francs d'amende, et à la restitution d'une somme de 1000 francs.

Par jugement du 18 mars 1808, le tribunal de première instance seant à Trèves, département de la Sarre, a condamné le nommé Kitzingei, (Nicolas) ex-maire de Frandenbourg, convaincu d'avoir gardé chez lui un déserteur, comme domestique à gages, à un emprisonnement et à une amende de 300 francs; le nommé Martinengo, (Pierre-Secord) cultivateur, domicilié à Mombarone, département de Marengo, a été condamné le 20 février dernier, à un an d'emprisonnement et à 300 francs d'amende, par le tribunal de première instance seant à Asti, pour avoir recelé sciemment un conscrit.

#### MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 27 janvier 1808, sur la demande de Agnant Lamotte, tisserand, domicilié à Cornusse, en déclaration d'absence d'Antoine Petit,

Le tribunal de première instance à Saint-Amand, département du Cher, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Antoine Petit, parti depuis plus de quatre ans pour les armées.

Par jugement du 18 janvier 1808, sur la demande de Pierre Javerzat, cultivateur à Saint-Maisne,

Le tribunal de première instance à Périgueux, département de la Dordogne, a déclaré l'absence de Jean Taulon, cadet.

Par jugement du 9 janvier 1808, sur la demande de Jacques Bessejon, et de dame Anne-Marie Dinot, son épouse, propriétaire,

Le tribunal de première instance à Gannat, département de l'Allier, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Joseph Dinot, de la commune de Saint-Didier.

Par jugement du 8 décembre 1807, sur la demande d'Antoine Cavalié, et de Marie Benezeth, son épouse, cultivateurs à St-Antonin,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département de l'Aveyron, a déclaré l'absence de Jean Benezeth.

21 Mars.

#### VOYAGES. — ANTIQUITÉS.

Voyage dans les Départemens du midi de la France, par A. L. Millin, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, conservateur des médailles et des antiques de la Bibliothèque impériale, etc. (1)

Ce troisième volume d'un ouvrage qui a reçu du public l'accueil le plus flatteur, et dont le succès n'est plus douteux, répond à l'importance des deux premiers, et mérite les éloges qu'ils ont par-tout si justement obtenus. L'auteur continue de traiter son sujet, selon le dernier état des connaissances acquises.

On y trouve: sur les lieux remarquables que M. Millin a parcourus, tout ce qui peut exciter l'intérêt des savans et des philosophes, des érudits et des artistes, des gens de lettres et des personnes du monde, enfin satisfaire une honorable curiosité. Nature du sol et de ses productions, agriculture, manufacture, commerce, industrie, vues d'économie publique et de salubrité, discussions historiques et littéraires, anecdotes piquantes, nouvelles ou peu connues, établissemens de toutes sortes, collections publiques et particulières, livres rares ou inconnus, manuscrits, instrumens de science ou d'art, monumens anciens et nouveaux, édifices, ruines, inscriptions, médailles, sculptures, peintures antiques et modernes, il n'a rien négligé dans son ouvrage, et l'atlas peint aux yeux, tout ce qui ne pouvait être qu'imparfaitement ou trop longuement exposé dans le discours.

Il s'est plu dans ce volume, comme dans les précédens, à célébrer les personnes remarquables par les services, les talens, les œuvres de bienfaisance, les travaux civils ou littéraires. Nous citerons parmi les vivans auxquels il rend hommage, trois préfets distingués, MM. Alex. de Lameth, Thibaudet et Fauchet; M. Pallier, ex-législateur; MM. Casimir Rostan et Anthoine, M. et M<sup>me</sup> Thulis, à Marseille, et MM. Veran, de la ville d'Arles.

Dans le tome précédent, M. Millin avait achevé ce qui regardait Nice; dans celui-ci, partant de cette dernière ville, il arrive en celle d'Arles; il s'y arrête avec complaisance, comme dans l'ancienne capitale des Gaules, après avoir visité Vence, Grasse, Draguignan, Riez, Senez, Digne, Sisteron, Forcalquier, Simiane, Apt, Marseille, Beaucaire et Tarascon.

A Saint-Paul, près Vence, il a vu la canne à sucre passant l'hiver, sans précautions et sans accident; mais il avoue, page 194, que les tentatives qu'on fit au 15<sup>e</sup> siècle, pour en naturaliser la culture en Provence, n'eurent point de succès.

On possède, à Vence, plusieurs inscriptions anciennes. M. Millin les publie, les traduit et les explique; il en use ainsi pour toutes celles qu'on lui a montrées ou dont il a fait la découverte; et celles qui ont déjà été publiées, il n'a point manqué de les revoir, et il les donne corrigées, d'après l'examen qu'il a fait des originaux.

Aux environs de Grasse, les terres soutenues en terrasses par des murs construits à grands frais, forment un immense amphithéâtre de jardins suspendus, où l'oranger, le rosier, le cassis, le jasmin, la jonquille, la tubéreuse, exhalent les plus doux parfums; outre les fleurs de ce territoire, Grasse en tire encore pour 50,000 fr. des villages circonvoisins.

Les parfumeurs de Grasse excellent dans leur art. Leur commerce est encore entretenu par une douzaine de fabricans. Outre les parfums, ils préparent des liqueurs, des pâtes, des dragées, tout ce qui est du ressort du confiseur et du distillateur. Mais ce commerce autrefois si brillant, décline beaucoup, et paraît devoir être absorbé par les nouvelles parfumeries qui s'établissent à Nice. Les autres moyens d'industrie qu'on remarque à Grasse, sont des teintureries, des filatures de soie, des chapelleries, des fabriques de bourras et de sergette, de cuir et de cuirs tannés avec la poudre de lentisque et de myrthe, ce qui les rend verts, et les rend, dit-on, d'un meilleur usage.

Les mulets sont nécessaires dans ces pays montagneux, où il y a fort peu de routes praticables pour le roulage. Ces animaux gardent entre eux un ordre de marche qu'on tenterait vainement d'invertir. Le mulet est fort et courageux, supporte une charge de cinq à six cents livres;

(1) Un vol. in-8<sup>o</sup> de plus de 700 pages, avec un atlas in-4<sup>o</sup> contenant vingt planches, représentant les monumens, usines, vues, instrumens, etc., décrits dans l'ouvrage.

Prix du 3<sup>e</sup> vol. in-8<sup>o</sup> avec son atlas in-4<sup>o</sup>, 15 fr., et 18 fr. pour les départemens, franc de port. — Prix des deux premiers vol. in-8<sup>o</sup> avec leur atlas in-4<sup>o</sup>, 36 fr. à Paris, et 42 fr. dans les départemens, francs de port.

A Paris, de l'imprimerie impériale, 1808. — Se trouve chez l'éditeur, Tournesac, fils, libraire, rue de Seine, n<sup>o</sup> 12.



on le nourrit à peu de frais, et il peut demeurer près d'un jour sans boire ni manger. C'est la seule monture qui offre quelque sûreté dans les passages difficiles; jamais il ne se trompe; et quoiqu'il aille toujours sur le bord des précipices, et qu'il semble choisir les endroits les plus périlleux, il est d'une admirable circonspection, et l'on peut se fier à lui sans danger. D'ailleurs, il est obstiné; on réussirait difficilement à lui faire quitter la route qu'il veut suivre. Il faut avoir soin de ne pas le mettre dans la compagnie des chevaux; son aversion pour eux est si grande, qu'il les attaque avec une fureur inconcevable, ce qui devient dangereux pour le cavalier. On fait sur cette monture à-peu-près une lieue de Provence par heure. Le conducteur suit à pied. Dès qu'il est arrivé, il fait reposer ses mulets pendant environ quatre heures; il se couche ensuite sur l'un d'eux; et ces animaux reprennent d'eux-mêmes leur route sans se tromper, et sans qu'il arrive aucun accident à celui qui leur confie ainsi chaque jour sa vie.

L'auteur nous assure, que nulle part les prisons ne sont soumises à un meilleur régime qu'à Draguignan; que les détenus y sont astreints à différents travaux; qu'on y distribue des soupes à la Rumfort; et qu'on obtient ainsi le double avantage de bannir l'oisiveté, pernicieuse conseillère, et de faire jouir les détenus d'une nourriture saine et abondante.

A Riez, on a encore une passion incroyable pour une fête militaire, qui rappelle les ravages des Sarrazins dans le pays, et la terreur qu'ils y avaient répandue: c'est le *quet de Saint Maxime* qui se célèbre à la Pentecôte et dure trois jours. « Les habitants armés, vêtus à la hussarde, composent un corps de cavalerie bien monté; les artisans se réunissent en compagnies de fantassins. Les Sarrazins ont des cocardes vertes, et des étendards de même couleur. On élève dans le préau de la foire, près du Temple-Rond et des Quatre-Colonnes, un fort construit en planches et orné de feuillages verts. Le dimanche et le lundi, les chrétiens attaquent et bloquent ce fort, qui est occupé par les Sarrazins. Il se consume, dans cette occasion, quinze à vingt quintaux de poudre. Enfin, on s'empare du fort le troisième jour; on le saccage, on le brûle, et l'on emmène les Sarrazins prisonniers jusqu'aux portes de la ville. Le tout finit par un festin. Le lendemain, les deux armées vont à Saint-Maxime remercier Dieu et le vénérable patron de la ville de ce que personne n'a été blessé. Là le commandant de la *bravade* se nomme un successeur pour l'année suivante: il le désigne en plaçant son chapeau sur la tête de celui qu'il juge le plus digne; et ce dernier, en signe d'acceptation, tire un coup de fusil dans l'église. »

Digne a des bains chauds depuis long-temps célébrés par d'habiles médecins. On y arrive par la grande route d'Italie, en traversant plusieurs fois le torrent d'Aigues-Chaudes, qu'il serait nécessaire d'encaisser pour assurer aux voyageurs un passage convenable. « On est surpris, en entrant dans un lieu dont les abords sont encore d'ailleurs très-sauvages, d'y trouver une distribution assez commode et aussi agréable que l'appreté du site peut le permettre. Le long d'un grand corridor sont des chambres pour les malades. A l'extrémité est la chapelle. Les bains sont alimentés par des sources dont la chaleur est naturellement graduée: on y distingue, 1<sup>o</sup> la source des *Vertus* qui est presque froide; 2<sup>o</sup> celle de *Saint-Gilles*; 3<sup>o</sup> celle de *Saint-Jean*; 4<sup>o</sup> l'*Etuve* dont l'eau est à un tel degré de chaleur, qu'on ne peut y demeurer un instant, la porte fermée, sans qu'il sorte de tout le corps une sueur abondante. Le mois de mai est le temps où l'on vient prendre ces eaux qui, étant très-chaudes et fortement imprégnées de vapeurs minérales, ont pour les blessures une grande efficacité. Quelques généraux français en ont éprouvé dernièrement les plus heureux effets. La proximité du théâtre de la guerre en Italie rendrait fort utile l'établissement à Digne d'un hôpital militaire pour les blessés. »

Dans l'emplacement de Saint-Geniez, se trouve l'emplacement d'une ancienne ville de Théopolis, dont il ne reste plus que des ruines, et son nom dans une inscription remarquable et très-connue en l'honneur de Claudius Postumus-Dardanus, ex-gouverneur consulaire de la province viennoise, pour avoir donné un chemin à cette ville, ainsi que des portes et des murailles. M. Millin la donne par lui corrigée et très-soigneusement expliquée, et ajoute ces observations savantes et judicieuses: « on aimait à livrer son cœur à la bienveillance envers Dardanus, bienfaiteur de ses concitoyens. S. Jérôme et S. Augustin en font l'éloge; mais ils ne l'ont jugé que par ses lettres. Sidoine Apollinaire, témoin de sa vie, a pu le juger par ses actions, et il dit qu'il réunissait tous les vices des gouverneurs qui avaient envahi les Gaules sous l'Empire d'Honorius, la légèreté de Constantin, la faiblesse de Jovien et la perfidie de Geronce. Souvent des hommes injustes et criminels dans leur conduite publique, ont des vertus domestiques, des qualités privées; ils soignent leur

famille; ils font du bien à ceux qui les entourent; mais ce n'est pas pour avoir répandu autour d'eux quelques bienfaits, que des magistrats doivent être absous des actes d'oppression dont ils se sont rendus coupables. »

On trouve dans ce vol., pag. 97 et suiv., pag. 455 et suiv., deux morceaux curieux sur les troubadours provençaux, sur la langue de Provence et les provençalismes. On y trouve, en peu de pages, plus de notions justes que dans certains volumes que nous possédons sur un sujet si intéressant. Il observe avec raison que l'*Histoire des Troubadours* par l'abbé Millot est un ouvrage encore à entreprendre, et il indique pour cet objet les cent cinquante-deux notices manuscrites du savant la Curne Sainte-Palaye, et qui sont dans le dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

Il traduit le mot *liquar* par *lécher* dans ce vers du poète provençal, Jean de Chaselles, vers tiré du sonnet où il a fait l'apologie de la pauvreté :

Paureta es un mau que noun se pou liquar.

En sorte que le sens devrait être: il faut se consoler de la pauvreté, parce que c'est un mal qu'on ne peut *lécher*. Il est vrai que, dans le Dictionnaire provençal de 1785 in-4<sup>o</sup>, on trouve au mot *lipa*, qui est le terme provençal, pour *lécher*: « on dit aussi *liquar*. » Mais en quel sens le dit-on? Ne serait-ce point seulement au sens de *liquare* des Latins, des Espagnols et des Italiens, qui est *rendre clair, dissoudre, fondre, filtrer, clarifier, nettoyer, dissiper*? C'est au moins ce qui paraît très-vraisemblable d'après le vers cité. Nous soumettons humblement ce doute aux Provençaux érudits et à M. Millin, auquel en tout cas, il n'y a rien à dire, puisqu'il a suivi le Dictionnaire.

On verra avec plaisir dans l'ouvrage, p. 133, l'article des prunes de Brignoles.

Marseille, fondée par les Grecs, appelée par Cicéron *l'Athènes des Gaules*, Marseille fournit à l'auteur une ample moisson de faits, de monuments grecs, romains, français, et d'observations toutes les plus intéressantes.

Le chapitre 80 sur les antiques monuments chrétiens de Marseille ne laisse rien à désirer sur ce beau sujet.

Le chapitre 82, sur l'île de Pomègue et son admirable lazaret, qui doit pour long-temps conserver à Marseille le commerce du Levant, contient des détails officiels qui sont par-tout ailleurs moins circonstanciés et moins exacts. On y voit, avec plaisir, pages 233 et 234, que les procédés pour désinfecter, prescrits par M. Guyton de Morveau, sont employés dans ce précieux établissement.

A la suite de ce morceau, vient l'article des hôpitaux de Marseille, et de son administration centrale de secours publics, puis l'histoire abrégée et bien intéressante du commerce de cette grande ville; d'instructifs détails sur son observatoire de la marine, son académie et sa société de médecine, sa bibliothèque et son jardin botanique.

Le chapitre de ses manufactures, celui de son gouvernement et de ses mœurs, celui de ses fêtes et de ses danses, de ses jeux populaires, sont traités avec un soin et un talent, une érudition vraiment digne de ces intéressants objets, et qui font beaucoup d'honneur à M. Millin; en voici quelques traits:

M. Carambois a établi en 1802, à Marseille, une manufacture de corail. M. Stamati a dans cette ville un atelier où il imite, avec un talent rare, les monuments antiques. Il serait à désirer, dit M. Millin, que le Gouvernement employât son talent à retracer d'une manière fidèle les antiquités de la France; et cette collection serait utilement placée dans le beau Musée d'architecture, confié aux soins de M. Léon Dufourmy.

« Le prix du corail brut varie beaucoup, selon sa grosseur et sa beauté. Il y en a depuis 15 jusqu'à 150 fr. la livre.

« Ouvragé, le corail diffère de prix selon sa pureté, son poli et sa couleur: les morceaux poreux n'ont aucun mérite. Ceux d'un rouge pâle sont les moins chers; on distingue les nuances d'après les différentes teintes du sang ou de la couleur des mûres: il y a donc l'écume du sang, le premier sang, le second, le troisième, les mûres pâles, rouge, rouge-noirâtre. Il faut savoir que les Anglais aiment le corail de la Calle, qui est d'un rouge très-vif; et que les Chinois préfèrent le corail couleur de chair. Il y en a qu'on vend en Chine 150 fr. l'once. Selon le choix, la couleur, la grosseur et la taille des grains, il y a des colliers depuis 6 fr. jusqu'à 500 fr. Le prix ordinaire d'un collier à facettes est de 50 à 60 fr.

« On faisait autrefois peu d'usage en France des parures de corail. Le plus grand commerce s'en faisait dans le Levant. Constantinople, Moscou et Pétersbourg tiraient aussi beaucoup de cette précieuse marchandise. Les femmes grecques recherchent ce genre d'ornement. Aujourd'hui le goût en est répandu dans toute l'Europe.

« On travaille aussi des morceaux de corail pour être sertis, pour orner les couronnes d'rois d'Afrique et d'Asie. Les Africains surtout sont passionnés pour ce genre de parure. Il est vrai qu'un collier et des bracelets de corail s'achètent parfaitement sur un teint d'ébène. Les morceaux taillés en poire, en œuf ou en perle, ou simplement cassés comme des bâtons de cire d'Espagne, s'emploient comme objet d'échange pour la traite des nègres.

« Le directeur nous montra deux pièces de corail encore brut, et nous assura que la plus grande, quand elle sera travaillée, vaudrait, si l'on était assez heureux pour ne pas l'endommager, 18 mille francs, et que la petite serait du prix de cent louis. »

On lira avec intérêt, sur les mœurs de Marseille, les deux passages suivants: « Les bonnes lois font les bonnes mœurs. Marseille en offrait la preuve; car les auteurs s'accordent à louer sa discipline comme son gouvernement; elle avait, selon Tacite, un heureux mélange de la politesse grecque avec la tempérance gauloise. Plante, pour désigner des mœurs irréprochables, les appelle *marsellaises*. Les femmes ne devaient pas boire de vin. Les jeux scéniques étaient défendus; chacun devait se livrer à un travail quelconque, sans qu'aucun motif de religion pût en dispenser. Personne n'avait droit d'entrer armé dans la ville. . . . La plus grande dot était de cent pièces d'or, et il ne fallait pas en employer plus de dix en habits et parure. Il y avait à la porte de la ville deux caisses sépulchrales, une pour les hommes libres, l'autre pour les esclaves. On les portait sans pleurs et sans bruit, dans un chariot au lieu de la sépulture. Il y avait ensuite un sacrifice domestique, et un repas entre les parens; le deuil ne devait durer qu'un jour. Les crimes devaient être rares; aussi le glaive que l'on conservait, depuis la fondation de la ville, pour le supplice des criminels, était rongé par la rouille. . . . Les Marseillais ont porté la civilisation dans une grande partie de la Gaule; ils ont enseigné successivement aux peuples voisins à tailler la vigne, à cultiver l'olivier, à se retirer dans des villes enceintes de murailles.

Il faut que la prise de cette ville par César, et la communication habituelle avec les Romains sous les empereurs, y aient porté aux mœurs un coup bien sensible: Athénée du temps de Marc-Aurèle, parle des Marseillais comme d'hommes sans énergie et sans mœurs. Pour désigner alors un efféminé, on disait: il vient de Marseille; et Suidas qui rapporte ce proverbe, ajoute qu'ils portaient alors de longs vêtements brodés; qu'ils étaient couverts de parfums, et que leurs cheveux étaient relevés avec mollesse.

Dans le moyen âge, le passage des Croisés et les communications avec le Levant ont dû contribuer à entretenir ce relâchement des mœurs; et les immenses produits du commerce n'ont pas dû rappeler la simplicité antique.

Aujourd'hui le plaisir paraît l'unique but de toutes les actions des Marseillais. . . . Les maisons de jeu, où la cupidité fait trouver un attrait puissant, sont encore plus nombreuses et plus fréquentées à Marseille que les clubs. Elles sont tenues par des femmes, dont plusieurs sont reçues par-tout. Des femmes qui ont un rang dans la société, hantent habituellement ces maisons; on s'entretient habituellement de ce qui s'y fait, de ce qui s'y dit; et des négocians ne craignent pas de s'y montrer. . . .

Le nombre des courtisanes est multiplié à l'excès. Celles qui sont le plus à la mode acquièrent dans les manières cette aisance que donne la fortune; elles font très-bien les honneurs de leurs maisons. . . . Les spectacles et leurs avenues sont remplis de ces femmes entretenues ou qui cherchent fortune; les hommes vont publiquement causer avec elles. . . . En un mot, le libertinage règne à Marseille plus que par-tout ailleurs; il y paraît sous toutes les formes; on ne prend pas la peine de le cacher. . . . Les bals publics et particuliers se renouvellent tous les jours pendant l'hiver. . . . Le penchant pour la dissipation n'est pas néanmoins si général qu'il n'y ait de nombreuses exceptions. . . . Il y a une société de jeunes gens qui, principalement les jours de fêtes, se consacrent à la visite et à la consolation des malades dans les hôpitaux.

L'arc de triomphe et les autres monuments qu'on voit à St. Remi ou aux environs, tiennent leur place dans ce volume. On remarquera ce que dit l'auteur d'une précieuse collection de plus de 3000 dessins originaux des plus habiles maîtres, rangée par ordre chronologique, et rassemblée à St. Remi par M. Delagoy, qui est occupé à la graver, et en formera un recueil bien intéressant pour les artistes, et les véritables amis des beaux-arts.

M. Millin arrivé à Beaucaire trace à grands traits l'histoire et le tableau de cette ville: il n'oublie aucun détail instructif ou curieux sur la foire célèbre qui s'y tient chaque année. Mais il observe que le prix des loyers, des maisons, des magasins, des hangars et des cours pendant la foire, suffisant



aux Beaucairois pour les faire vivre une année, parce qu'il est vraiment excessif, ils ne songent à aucune autre industrie, et ont pour toute espèce de travail une si grande horreur, qu'à peine on trouve chez eux un tailleur ou un cordonnier. Pour se faire vêtir ou chausser, il leur faut attendre le retour de la foire, ou s'adresser à Tarascon. Ceux qui ont vu Beaucaire pendant la foire, et qui la revoient après, ne peuvent se persuader que ce soit la même ville. La plus grande partie des appartemens sont fermés; les rues sont désertes, les maisons sans locataires. Il est nécessaire que les Beaucairois se livrent à quelque industrie, car les produits de la foire diminuent tous les ans, et cette ressource pourrait finir par leur manquer.

A l'article de Tarascon l'auteur voue paix et gloire aux châteaux, mais non la guerre aux chaumières. On sent que l'amour seul de l'ordre et des antiquités et des beaux-arts échauffe son zèle pour les vieux donjons de nos anciens preux, et pour les palais champêtres de nos riches modernes.

Plusieurs édits du roi René, sont datés de Tarascon. Il s'y occupait de joutes, de vers et de galanterie. Il donna dans cette ville, en 1449, un des plus singuliers tournois. Louis de Beauveau en a laissé la description dans un manuscrit tout en vers, qui est à la Bibliothèque impériale, et où M. Millin a puisé tous les curieux détails qu'il nous donne.

Il s'étend sur la fête et la bénédiction de la Tarasque. Malheureusement l'une et l'autre ne sont fondées que sur un conte populaire. La fête n'est qu'une farce dangereuse, contraire à toute bonne police, comme le prouve assez l'exposé de l'auteur.

Sainte Marthe, qu'une fable du moyen âge fait voyager en Provence, et vaincre en ce pays la Tarasque, prétendu dragon perturbateur et peut-être purement allégorique, sainte Marthe a dans une chapelle une statue de marbre, au-dessus de laquelle est écrit: *Sollicita, non turbatur*; elle est occupée, mais non troublée. Ce texte, que M. Millin trouve obscur, contient une double allusion; 1° à ces paroles de J. C. à Marthe, dans l'évangile de saint Luc: *Martha, Martha sollicita es, et turbaris erga plurima: porro unum est necessarium*. On veut dire que Marthe, touchée des paroles du Sauveur, fut active sans perdre de vue la seule chose nécessaire; 2° à sa fabuleuse victoire sur le dragon perturbateur physique ou allégorique des Provençaux. On croit qu'elle en fut inquiète et non troublée, sûre de le vaincre par la foi chrétienne, qui opère des miracles.

Il a été trouvé parmi les nombreux monumens de la ville d'Arles, une inscription beaucoup plus énigmatique, sur laquelle il existe une Dissertation latine par Fr. Rebatu, imprimée à Aix, 1644, in-4°. Sans approuver les défauts de cette inscription, nous croyons qu'on peut en donner une explication plus satisfaisante que celle-ci, modestement offerte, mais non garantie par M. Millin. Voici d'abord le texte.

*Terrarum domina gemina de luce magistra,  
Ros missus semper aderit, velut incolae Joseph  
Olim contrito lethæa contulit Orco.*

Ces vers paraissent à M. Millin devoir être interprétés de cette manière:

« La double Rome (celle d'Italie et de Constantinople) sera toujours une rosée envoyée du ciel, telle que celle que le colon Joseph (J. C.) a portée dans le monde après avoir vaincu l'inférial Orcus. »

Nous hasarderons cette version, qu'il serait aisé d'appuyer par le raisonnement, et par beaucoup d'autorités sacrées et profanes:

« De Rome (de l'Eglise romaine), par son double flambeau (Saint-Pierre et Saint-Paul), maîtresse (institutrice) des nations, viendra toujours la rosée (de la doctrine céleste); car l'habitant, étranger à la terre, et liguré par Joseph, l'a donnée (au monde), après avoir vaincu l'enfer. »

Nous finirons cet extrait par une inscription antique de la ville d'Arles, où la tendresse maternelle s'exprime de la manière la plus touchante. Voici, d'après notre auteur, le texte latin, la version française qu'il a faite, et la traduction en vers français, qu'il a recueillie dans son voyage, et qu'on doit à une jeune anglaise, M<sup>lle</sup> Lucie Parny, demeurant à Marseille.

*O dolor! quantæ lachrimæ fecere sepulchrum  
Jul. Lucine, quæ vixit karissima matri! Flos  
ætatis jacet intus, condita sacro. O utinam possit  
reparari spiritus ille, ut sciret quantus dolor  
est! Quæ vixit annos XXVII. m. x. dies XIII. Jul.  
Parthenope posuit infelix mater.*

« O douleur! que de larmes ont arrosé le tombeau de Julia Lucina, qui, pendant sa vie, fut si chère à sa mère! A la fleur de l'âge, elle

repose sous cette pierre. Oh! plutôt au ciel qu'elle pût renaître pour être témoin de la douleur que sa perte a causée! Elle a vécu vingt-sept ans, dix mois, treize jours. Sa malheureuse mère, Julia Parthenope, lui a consacré ce monument. »

Que de pleurs ont couvert ce funeste tombeau!

Lucine de sa mère et la gloire et l'amie,

Lucine y descendit au printemps de sa vie;

Sous un marbre glacé s'éclipsa ce flambeau.

Ah! si ses yeux éteints s'ouvraient à la lumière,

Ils jugeraient combien ma douleur est amère.

Cinq lustres et deux ans, dix mois et treize jours,

D'une si belle vie ont achevé le cours.

Parthenope à sa fille érigea cette pierre,

Triste et dernier témoin des regrets d'une mère.

J. D. LANJUNAIS.

## COMMERCE.

*Législation commerciale de l'empire français ou le Code de Commerce commenté; par M. Maugere, Avocat.* Ouvrage conforme pour le texte à la dernière édition officielle, et renfermant, 1°. les Motifs des Orateurs du Gouvernement; 2°. des Notes instructives et des Développemens sur chaque article du Code comparativement aux anciennes Ordonnances de commerce, et propres à en faciliter l'application; 3°. les Rapports qui existent entre les dispositions de ce Code et celles des Codes Napoléon et de Procédure civile; 4°. Les Lois, Décrets impériaux et Décisions du Conseil d'état concernant la Législation commerciale et l'organisation de la Banque de France; 5°. un Aperçu sur le nouveau Système des Poids et Mesures, et le Tableau comparatif de leurs rapports avec les anciens, suivis des Lois et Arrêtés y relatifs; 6°. cent quarante-six Formules, donnant le mode de rédaction de Procès-verbaux, Déclarations, Modèles de Bilan, de Bordereaux de créances, etc., à l'aide desquelles tout Négociant peut au besoin suivre lui-même ses affaires. Dédié au conseiller-d'état gouverneur de la Banque de France. — Deux vol. in-8°, contenant le Commerce intérieur.

Prix, 10 fr., et franc de port 13 fr.

A Paris, chez Capelle et Renand, libraires-commissionnaires, rue J. J. Rousseau, n° 6; et chez Brasseur aîné, imprimeur, rue de la Harpe, n° 93.

Cet ouvrage, conçu sur le même plan que les *Conférences de Bornier*, et dont M. le conseiller-d'état gouverneur de la Banque de France a bien voulu agréer la dédicace, ne devait être composé que de deux volumes; mais les développemens que l'Auteur y a donnés, le grand nombre de lois qu'il y a annexées, les formules par lesquelles il s'est efforcé d'en rendre l'exécution plus facile, et les nombreux arrêts qu'il a rapportés, ont tellement augmenté son travail, qu'il s'est vu dans la nécessité de diviser en deux volumes la partie de son ouvrage qui concerne le Commerce intérieur.

Chacun de ces volumes, composé au moins de 400 pages (nombre promis dans le prospectus pour chaque volume), se vendra, ainsi qu'on l'a annoncé, pour les personnes qui n'ont point souscrit, 5 fr., et 6 fr. 50 c. franc de port.

Les personnes qui ne se sont fait qu'inscrire, sans payer la somme exigée par le prospectus, n'ont point de droit pour réclamer cet ouvrage au prix de la souscription.

## MUSIQUE.

*Journal hebdomadaire d'Auguste Leduc et compagnie, formé de pièces de chant de tout genre avec accompagnement de piano ou de harpe, extraites des meilleurs auteurs italiens, français, allemands et autres. — 37<sup>e</sup> année.*

N° 7. Air du *Sacrifice interrompu*, de Winter.

N° 8 et 9. *Bala*, romance, et duo, paroles de Parny, musique de Vilhelm.

N° 10. *Belle Rose*, romance de Romagnesi.

N° 11 et 12. Romance de *Fanchon la Vieilleuse*, musique d'Himmel.

N° 13. *Le Calme*, musique de Winter.

Ce journal est composé de 52 numéros de 2 à 4 pages chacun. Il en paraît un tous les lundis.

Le prix de l'abonnement est de 24 fr. pour l'année, 15 fr. pour six mois, 9 fr. pour trois mois.

On souscrit à Paris, chez Auguste Leduc et C<sup>e</sup>, rue de Richelieu, n° 78.

## COURS DU CHANGE.

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>o</sup> .	55 $\frac{3}{4}$	55 $\frac{3}{4}$
— Courant....	56 $\frac{1}{2}$	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg....	179	178 $\frac{1}{2}$
Madrid eff....	16 10	15 85
— vales.....		
Cadix effec....	16 10	15 85
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne.....	450 r	460 r
Livourne.....	508	505
Naples.....		440
Milan.....	7 15 d. p. 6	7 16 d. p. 6
Basle.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Francfort.....		
Anguste.....	251	249
Vienne.....	115	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	$\frac{1}{2}$ p.	$\frac{1}{2}$ p.
Marseille.....	pair.	1 p.
Bordeaux.....	pair.	1 p.
Montpellier....	p.	
Gènes eff.....	478	475
Genève.....		160 $\frac{1}{2}$

## EFFETS PUBLICS.

Cinq p <sup>t</sup> . $\frac{1}{2}$ jous. du 22 mars 1808.	87 fr. 30 c.
Idem. jous. du 22 sept. 1808.	84 fr. 40 c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	1330 fr. c.
Entreprises particulières.	
Actions des ponts, j. du 1 <sup>er</sup> avril.	1145 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

## SPECTACLES.

*Académie Impériale de Musique.* Aujourd'hui, Iphigénie en Aulide, et Mirza. — Jeudi, Concert de M<sup>me</sup> Grassini, suivi d'un ballet.

*Théâtre Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, la Métromanie.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, le Parleur éternel, les Voyageurs, l'Ordre et le Désordre. — Samedi, la 1<sup>re</sup> repr. de l'Ecole des juges.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, la 1<sup>re</sup> repr. d'un Jour à Paris, ou la Leçon singulière, op. com. en 3 actes.

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui, la Mégaloantropogénésie; l'Etourderie, ou Comment sortira-t-il de là? et les Pages.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Peau-d'Ane, ou l'Isle-Bleue et la Mer-Jaune, mélod. folie-féerie en 3 actes à gr. spect., précédé d'Arlequin au Café du Bosquet, vaud.

*Cirque Olympique de MM. Franconi, fils.* Aujourd'hui, Grands exercices d'équitation, la scène comique de M. Rognolet, tailleur de la Garonne, et les Quatre Fils Aymon.

*Théâtre Montansier, Palais du Tribunal.* Aujourd'hui, exercices sur la corde; les chiens et singes savans, la grande voltige par un singe.

*Panorama.* Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. La ville de Naples et de ses environs, vient d'être exposée dans une 3<sup>e</sup> rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal,* en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

*Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre,* rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. Spectacle tous les jours, à sept heures demie, et continuation de l'intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches. — Prix des places, 3 fr., 2 fr. et 1 fr.

*Galerie des chefs-d'œuvre de l'architecture des des différens peuples, rue de Seine, faubourg St.-Germain, n° 8.* — Cette collection, unique dans son genre, exécutée en modèles, sous la direction et d'après les dessins de L. F. Cassas, auteur des Voyages d'Istrie, Dalmatie, Syrie, Phénicie, Palestine, etc., est ouverte tous les jours, depuis dix heures jusqu'à quatre. — Prix d'entrée, avec la feuille explicative, 1 fr. 50 c.